



La Langue arabe

par Antoine Moussali*

** Antoine Moussali nous a quittés à l'âge de 82 ans le 1er avril 2003.*

Ce grand spécialiste de l'islam nous a gratifiés de plusieurs études importantes que l'on peut trouver dans le chapitre consacré à l'islam.

La langue arabe appartient à la famille des langues sémitiques. Les plus anciens textes que nous possédions en écriture arabe sont trois graffitis sur le mur du temple de Ramm, au sud de la Jordanie. Ils remonteraient à l'an 300 de J.-C. environ. (1)

Il existe des inscriptions chrétiennes, datées de 512 de J.-C., à Zabad et à Harran, datées de 568 de J.-C. (2). Une autre inscription sur l'église de Hind à Hira, vers 560 de J.-C. est reproduite par des historiens musulmans, comme al-Bakri (363 H.).

À 90 kilomètres au sud de Damas, à Umm l-Jimâl, existe aussi une inscription en langue arabe qui fut traduite par Littmann en 1929 : « Dieu, pardon pour Alyh fils de 'Ubayda, scribe d'Al-'Ubayd... ». (3)

Une autre inscription datant de 528 ou 529 a été découverte à Usays, à environ 105 kilomètres au sud-est de Damas ainsi libellée : « Ibrâhim fils de Mughîra -Awsl... ; ». (4).

Berceau de l'alphabet arabe : HIRA ?

« Le caractère chrétien de ces inscriptions laisse à penser que l'alphabet arabe fut inventé par des missionnaires chrétiens. Abbott, localise cette invention avec beaucoup de vraisemblance, à Hira ou Anbâr. ». Les monastères n'étaient pas seulement des lieux de dévotion

mais aussi d'écriture. L'article continue en suggérant qu'il « est probable que des traductions au moins partielles de la Bible en arabe existaient déjà avant l'islam ». Le phénomène de l'invention de l'écriture arabe « aurait pris place dans les territoires régis par les Lakhmides et les Ghassanides ». (5)

La tradition musulmane nomme, parmi les premières personnes qui écrivirent en arabe, Zayd b. Hamad (vers 500 de J.-C.) et son fils le poète 'Adi, tous deux chrétiens de Hîra. (6) La poésie préislamique a chanté les péripéties glorieuses de la guerre des Basûs. Or, Basûs se situe dans la région de la Mésopotamie. Les poètes se pressaient à la cour de Hîra, ce qui n'a pas peu contribué au développement et à l'unification de la langue arabe. « À Hira nous avons affaire à un milieu arabe cultivé et lettré en arabe. Les ascendants de 'Adi Ibn Zayd, le secrétaire du dernier roi lakhmîde, pratiquaient l'écriture arabe depuis au moins deux ou trois générations, ce qui nous reporte au début du VI^e siècle » (7) C'est pour des raisons théologiques évidentes que l'on identifia la langue classique à la langue de Quraysh. (8)

Que la langue arabe classique ait été l'œuvre des moines du nord de la Syrie, d'abord à Anbâr, d'où elle passa à Hîra, la capitale des Lakhmides arabes, ne doit pas trop surprendre



quand on sait que les caravanes arabes (qâfila), sur les routes commerciales, faisaient volontiers halte dans les monastères chrétiens qui parsemaient le désert syrien, où on assurait gîte et couvert. La figure du moine (râhib) était connue de la poésie antéislamique, ainsi que du Coran et de la Tradition. Les poètes antéislamiques font mention du moine dans la cellule, dont le voyageur nocturne aperçoit de loin la lampe allumée et qui lui représente l'idée de l'auberge.

Ces Arabes-voyageurs ne se faisaient pas faute de participer aux offices des moines qui y allaient de leurs couplets sur certains thèmes, dont on retrouve des traces visibles dans le Coran, concernant le jugement, la rétribution, la conversion, le ciel, l'enfer, les récompenses paradisiaques telles qu'imaginées par saint Ephrem et dont les descriptions coraniques en reproduisent étrangement les détails les plus faméliques... Il n'est pas jusqu'au mot Coran lui-même qui ne dérive du syriaque : Qur'ôno, en effet, veut dire récitation.

Alfred-Louis de Prémare, en s'appuyant sur une étude détaillée des inscriptions arabes les plus anciennes, a pu conclure que « le modèle syriaque de l'écriture arabe est bien illustré par les inscriptions christo-palestiniennes en mosaïques du VI^e s. Ces dernières annoncent quant à leur forme graphique ce que seront un siècle plus tard, mais en arabe, les inscriptions islamiques du Dôme du Rocher à Jérusalem ». (9)

Comment l'écriture arabe s'est-elle diffusée jusqu'au Hejâz ? À en croire certains, elle remonterait jusqu'à Ismaël ou même Adam. Des auteurs plus sérieux, comme Baladhûrî, prennent leur distance par rapport à ces explications qui, assurément, tiennent du mythe et affirment sans ambages que cette écriture est née en Mé-

sopotamie et, par le biais de Hira, s'est diffusée du nord au sud jusqu'au Héjâz (10).

Un siècle charnière dans la structuration de la langue : le IX^e siècle

En fait, la structuration définitive de la langue arabe littéraire ne s'est faite qu'au IX/X^e siècle. C'est grâce à des grammairiens de la taille d'un Sîbawayh, un iranien né à Shîraz et mort en 790, auteur du livre Kitâb Sîbawayh, qui ouvrit la voie à une systématisation de la langue arabe, que celle-ci reçut sa standardisation académique. C'est en effet au dixième siècle que la grammaire, la syntaxe, le vocabulaire et les usages littéraires ont été élaborés et définitivement mis au point, ainsi que la *voyelation* et les signes diacritiques.

Les travaux des grammairiens se fondèrent sur la poésie préislamique. Celle-ci avait pris naissance chez les Rab'î'a, avec Muhalhil, puis se répandit chez les Qays avant d'atteindre Tamîm, où elle demeura jusqu'à l'apparition de l'islam. La Tradition veut que le Coran *descendit* selon sept idiomes (ahruf). Il a fallu, toujours selon cette même tradition, l'intervention du troisième calife, 'Uthmân (654) pour uniformiser la lecture du texte qui devint le facteur important de la standardisation de l'arabe littéraire.

Avec les conquêtes, l'arabe se répandit dans de nouveaux territoires non-arabes. Dans certaines régions, la langue arabe en vint même à être choisie comme langue nationale tandis que dans d'autres régions, comme la Perse, elle resta la langue de culture. C'est dans sa confrontation avec les civilisations autres qu'arabes, que la langue arabe se trouva enrichie par de nouvelles idées et de nouvelles images. Ahmad Amîn, dans Fajr islam (à l'orée



de l'islam), affirme que le persan est responsable de l'introduction de nouveaux termes dans les domaines du luxe, des ornements, des métiers artisanaux, des beaux-arts, de l'administration gouvernementale et des écritures publiques.

Influence de l'Europe sur la langue arabe

On ne s'attardera pas sur les influences égyptiennes, asiatiques, nord-africaines exercées sur la langue. Il est certain que l'irruption de l'Europe dans le monde arabo-musulman, qui commença avec l'expédition de Bonaparte en Égypte (1798-1801), eut des répercussions considérables dans tous les domaines de la vie sociale, économique, politique, militaire, artistique, scientifique et aussi linguistique, notamment sur la langue écrite. En effet, il a bien fallu faire évoluer la langue arabe pour l'amener à rendre compte des nouvelles découvertes qui ont été opérées dans les domaines littéraires et scientifiques. C'est au XX^e siècle que l'on ressentit le besoin d'avoir une instance autorisée qui entreprendrait les évolutions nécessaires. Le résultat le plus concret fut la création de l'Académie Scientifique à Damas, en 1919 (al majma' l-'ilmi l-'arabî), qui fut suivie par celle de l'Académie royale Égyptienne de langue arabe (Majma' l-lugha l-'arabiyya) qui eurent pour but de favoriser l'étude de la langue et de la littérature anciennes, et d'assurer le contrôle et le développement du vocabulaire moderne.

Le trait le plus frappant aujourd'hui est la transposition en arabe de la phraséologie anglaise et française traduite en arabe et l'euro-péanisation du style. Une évolution qui s'imposa et qui fut acceptée comme un fait. Ce qui n'eut pas d'impact sur la grammaire et la morphologie qui sont demeurées inchangées

depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Il faut en dire autant de la syntaxe. Ici, une incursion dans la structure de la langue arabe s'impose à nous.

Structure du lexique

L'arabe est une langue à racines apparentes. À la différence de ce qu'elle est dans les langues indo-européennes, par exemple, la racine n'est pas en arabe une sorte de vestige, accessible seulement à l'investigation scientifique. Elle est au contraire la réalité constante sur laquelle se fonde le fonctionnement de la langue. Là où dans les langues indo-européennes on procède par extension horizontale avec le jeu des suffixes et des préfixes (prendre, apprendre, apprentissage, comprendre, compréhension, compréhensibilité...), en arabe les mots s'articulent à partir d'une racine binaire ou ternaire et se développe à la manière d'un arbre qui n'en finit plus de croître. De plus, cette racine à elle seule ne peut constituer une forme linguistique. Elle doit se combiner à d'autres éléments phoniques (voyelles ou voyelles et consonnes), pour être actualisée.

Ainsi, la racine faire « F'L » est purement consonantique. En combinant une voyelle (a, par exemple) cela signifiera « faire ». À partir de là, on pourra procéder à des dérivés, qui seront comme autant de branches nouvelles qui viendront se greffer sur le tronc. Ce qui donnera, selon les formes : Fa'aala (forme intensive : remettre sur le métier), ou Fâ'ala (n'avoir qu'un objectif en vue) ou af'ala (faire faire), ou lfta'ala (faire semblant de faire, donner le change) ou infa 'ala (être remué intérieurement parlant) ou istaf'ala (recourir à tous les moyens pour atteindre le but) ... Ainsi donc la racine de départ est toujours la même, mais le sens va-



riera selon que l'on passe d'une forme à l'autre. Et à chaque fois de nouvelles racines vont être créées qui joueront le rôle d'infinitifs d'action.

Exemple : le verbe *trilitaire* "SLM", être en bonne forme, sain et sauf, salut, paix (salâm), signifiera :

- à la 2^o forme, remettre quelque chose (salama l-hukm = remettre le pouvoir, qui donnera à l'infinitif d'action taslîman), avec 'ala, il signifiera saluer quelqu'un,

- à la 3^o forme il signifiera faire la paix, réconcilier (sâlama, qui donnera à l'infinitif d'action : musâlamatan),

- à la 4^o forme, il signifiera conserver quelqu'un intact, se livrer entièrement (aslama qui donnera à l'infinitif d'action : islâman),

- à la 5^o forme, qui est le réfléchi de la 2^o forme, il signifiera : recevoir la chose livrée de main en main (tasallama qui donnera à l'infinitif d'action tasalluman),

- à la 6^o forme, qui est le réfléchi de la 3^o forme, il signifiera : faire la paix, se réconcilier (tasâlama qui donnera à l'infinitif d'action : tasâluman),

- à la 8^o forme, qui est le réfléchi de la 4^o forme, il signifiera : toucher, palper (istalama qui donnera à l'infinitif d'action istilâman),

- à la 10^o forme, il signifiera : se soumettre, se rendre sans condition (istaslama qui donnera à l'infinitif d'action istislâman).

Ces éléments phoniques peuvent se combiner aux racines pour former des mots, et constituer par le fait même des structures fixes dans lesquelles est coulée la racine.

Par exemple, les noms communs de lieux sont formés d'après un schème fixe. La racine NZL qui indique la notion de « descendre, mettre pied à terre » fournira un nom avec ma,

pour désigner le lieu où l'on met pied à terre, l'auberge (manzil). Avec un autre schème, qui sert pour les noms d'action, on aura nuzûl : « action de descendre ».

Culture de la forme et du bien-dire

Tout cela montre à l'évidence que la langue ainsi structurée enferme la pensée dans un système organique bien corseté et strictement défini. Ce qui a favorisé l'importance accordée, tant dans la poésie que dans la prose, à la culture de la forme et du verbe qui est devenue, au fil de l'histoire, le propre d'une civilisation. Le caractère sacré du message s'est fixé sur la langue qui le porte. Le fondement de la théorie littéraire des Arabes réside dans la conjonction entre le beau et l'efficace. Il y a comme une sorte de consubstantialité entre sens et forme.

C'est ce qui explique la prépondérance donnée à la poésie sur la prose. Celle-ci a été considérée, depuis Ibn l-Muqaffa' (714-757), comme mode d'écriture, mais comme mode imparfait qui, non seulement ne dispose d'aucun privilège, mais qui, dans une large mesure, tire ses règles de sa ressemblance ou de sa dissemblance vis-à-vis de la poésie. Celle-ci jouit comme d'une forme culte. Même Ibn Khaldûn (m. en 1406), se sent gêné pour définir la prose sans se référer à la poésie. Il n'a trouvé qu'une définition binaire : la prose entravée (muqayyad) et la prose libre (mursal).

Quel que soit le genre choisi, littéraire ou juridique ou scientifique, il n'est pas certain qu'il ne comporte pas de valeur littéraire ni que les écrivains ne soient pas animés par la même volonté de satisfaire aux strictes règles de la balâgha (rhétorique) arabe. Ce qui répond à ce besoin inné de donner une grande importance à la configuration verbale. Il s'agit toujours de combiner l'art et le savoir, le dire et le bien-dire.



Cette propension au bien-dire a été consolidée par la conception de l'Adab qui désigne un esprit plutôt qu'un genre. Ce qui n'a pas permis à la conscience critique des Arabes d'approfondir le débat concernant la problématique des genres ni de s'attarder sur le rapport sens/forme. Il serait intéressant de chercher à savoir d'où vient cette condition de la prose qui la fait apparaître non comme une création mais comme une technè soumise à l'apprentissage.

Il est permis de se demander si le fait que l'islam orthodoxe ait attribué la forme du message à Dieu n'a pas provoqué comme une sorte de rupture entre l'écrivain et l'écriture. L'auteur se doit de disparaître derrière la facture de la phrase. La création se trouve coupée de son créateur individuel. Nous avons, à ce propos, un exemple typique dans Ibn al-Muqaffa' qui est considéré comme le grand prosateur-type en langue arabe et dont sa Kalîla wa dimna (11) reste le chef-d'œuvre incontesté de la prose arabe. Un autre exemple étonnant est Jâhiz qui nous éblouit par sa littérature mais ne nous livre pas grand-chose de lui-même. C'est un grand artisan de la langue, mais il est rarement écrivain. La forme ne lui appartient pas. La conséquence logique est que l'art se fait plus par imitation de stéréotypes que par invention. La prose restera un outil de connaissance, mais n'entretient pas de rapport direct avec l'auteur. Celui-ci est là pour montrer et non pour se montrer. Il est spectateur mais non acteur. L'écrivain s'efface au profit du prosateur et du virtuose.

C'est ce qui explique l'importance qu'ont prise les notions de bayân (dévoilement, manifestation) d'après laquelle le sens doit se manifester avec une évidence maximale ; de façâha (les qualités de la forme) ; de balâgha ou la

théorie de la forme traitant des techniques et procédés discursifs, les figures du discours, comme on les trouve réunis dans le livre d'Al-Askarî (X^e siècle), kitâb ç-çinâ 'atayn (manuel de rhétorique) ou celui de Jurjânî, asrâr 1-balâgha (Les secrets du bien-dire) (XI^e siècle) et ce qu'il comporte comme tournures du sens, ses tours, ses tropes. Toutes choses qui sont fondées sur la répétition du même.

La balâgha se rapporte au discours du Coran considéré comme le sommet de cette adéquation du sens (ma 'na) et de la forme (lafdh). La valeur d'un discours lui viendra de la manière dont le sens est formulé et non de ce sens en tant que tel.

Au IX^e siècle débat sur le modernisme et la fidélité

La littérature arabe moderne est née au XIX^e siècle. Le problème fondamental qui est posé, suite à la rencontre choc entre les Arabes et l'Occident, donna lieu à un débat houleux entre modernisme et fidélité, entre recherche de nouveaux concepts et stricte observance de la tradition. Dilemme agité et douloureux. C'est au Liban que débuta le mouvement auquel on donna le nom de Nahda (réveil, renaissance) et de là gagna l'Égypte. Un fait s'impose à l'attention, c'est l'apparition d'une redistribution des rapports de la prose et de la poésie au profit de la prose.

L'apparition de la presse joua en ce domaine un rôle prépondérant dans la mesure où elle facilita l'adoption de nouveaux types de discours (essais, écrits théoriques ou critiques) qui eurent leur part dans l'évolution de la prose. Le théâtre, avec Tawfîq I-Hakîm (1886-1987), créa une langue tierce qui est un compromis entre le dialectal et le littéral. Puis l'apparition de la littérature romanesque ainsi que du journa-



lisme, imprima une nouvelle impulsion à ce qu'il est convenu aujourd'hui d'appeler « l'arabe médian ». C'est grâce à cette langue, que l'écrivain a pu rendre compte de l'identité arabe qui était en train de se forger au contact des nouvelles idées et des convulsions qui allaient mettre le monde arabe en ébullition. Et l'on passa du roman réaliste au roman de l'intériorité ou onirique.

Il va transmettre l'image d'un personnage qui ne se manifeste plus dans la transparence de ses déterminations sociales, mais celle d'un personnage empêtré dans ses contradictions ou ses interrogations. De la même façon que le monde ne se lit plus aussi aisément qu'avant, l'être de fiction apparaît comme un être opaque, difficile à déchiffrer. Les écrits récents d'un écrivain syrien Haydar Haydar (né en 1936) illustrent cette tendance. La prose n'est plus portée par une interrogation sur la société, comme ce fut le cas de Naguib Mahfoudh, prix Nobel de littérature, comprise comme groupe unifiant, mais apparaît comme un voyage à travers l'être humain qui veut exister comme individu. C'est en eux-mêmes que les personnages cherchent à trouver leur harmonie, ce qui constitua une évolution décisive.

Il n'est pas jusqu'à la poésie qui ne connut une évolution vers l'émancipation des structures formelles pour devenir la poésie en prose et se forger une structure nouvelle, comme cela apparaît dans les œuvres d'Adonis, un écrivain syro-libanais (né en 1930) ou du palestinien Mahmoud Darwish (né en 1941). Avec Adonis qui se réclame, pour ce faire, d'un Saint-John Perse, de Char, d'Eliot ou d'Eluard, la poésie traduira comme une interrogation sans cesse renaissante adressée au mystère et à la souffrance d'être.

La langue arabe, tributaire de sa filiation coranique

Cet aperçu succinct de la langue arabe, depuis son apparition aux environs du II^e siècle de notre ère, aux environs de Hîra, jusqu'à nos jours, avait pour seul but de montrer les méandres d'une histoire et de l'homme Arabe qui a de la peine à se forger une personnalité qui soit indépendante de son appartenance à la facture coranique. L'évolution qui se dessine aujourd'hui à partir des écrivains de l'intériorité, préfigurent-ils la tendance des années qui viennent ? L'histoire le dira.

Antoine Moussali

- (1) - H. Grimme, *Graffites du temple de Ramm*, (1936), p.95-96.
- (2) - E.I. p. 582.
- (3) - Abbott, *The Rise of the Vorclh Arabian Script*, 1939, p. 372.
- (4) - Grohmann, *Paléographie*. 1971, p. 16.
- (5) - Dominique Sourdel, *Histoire des Arabes*, PUF, 1976, p. 17.
- (6) - Aghâni II, 100-2.
- (7) - de Prémare, *Les fondements de l'islam*, éd. le Seuil, 2002, p. 262.
- (8) - Grimme, *Mohammed*, 1904, 23 et Taha Husayn, *Al-adab 1-jâhilî*, 1927.
- (9) - A.L. de Prémare, *Les fondations de l'islam*, Ed. du Seuil, 2002, p. 241.
- (10) - Baladhûrî, *Futûh*, p. 659.
- (11) - Nom de deux chacals, héros d'un ensemble d'apologues indiens à l'usage des princes et qui a pour but de leur enseigner la sagesse au moyen de fables d'animaux.